



La redécouverte du modèle italien dans la création des jardins sur la Côte d'Azur au début du XXe siècle

Marie Hérault

► To cite this version:

Marie Hérault. La redécouverte du modèle italien dans la création des jardins sur la Côte d'Azur au début du XXe siècle. ArtItalies, 2017. hal-02373659

HAL Id: hal-02373659

<https://hal.science/hal-02373659>

Submitted on 26 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La redécouverte du modèle italien dans la création des jardins sur la Côte d'Azur au début du XX^e siècle

MARIE HÉRAULT

Dans son *Traité général de la composition des parcs et jardins*, Édouard André, célèbre paysagiste ayant activement participé au renouvellement des jardins et de l'horticulture en France à la fin du XIX^e siècle¹, évoque « les rivages de la Méditerranée, souvent accidentés de la manière la plus pittoresque » qui « ont reçu, dans leur partie nord-est, ce nom de *Corniche*, qui éveille l'idée, pour les touristes, d'une suite d'admirables paysages sous un ciel enchanteur. La même disposition se retrouve sur les côtes des golfes de Naples, de Salerne, de La Spezia, les lacs de la haute Italie, etc.² » L'auteur parle ici de la Riviera³, plaçant ce territoire sur le même plan que les destinations italiennes du Grand Tour et en évoquant un imaginaire paysager touristique déjà très ancré dans les mentalités au XIX^e siècle. Étape discrète et souvent fortuite du Grand Tour⁴ sur la Riviera française, Nice possède des jardins datant d'époques différentes, qui sont autant de traces de son histoire et des différentes influences culturelles qui ont marqué la ville. Si on assiste déjà au développement important de ses jardins au cours du XIX^e siècle, suite à son rattachement à la France en 1860, c'est au début du XX^e siècle que le territoire niçois, que l'on nomme désormais la Côte d'Azur – dénomination que l'on doit à Stéphen Liégeard, écrivain et poète, lorsqu'il en fit le titre de son ouvrage paru en 1887⁵ –, devient le théâtre d'une redécouverte du modèle italien dans la création de ses jardins. Afin de comprendre ce phénomène, nous mettrons en regard des réalisations italiennes emblématiques avec certains jardins de la Côte d'Azur où des principes spatiaux et stylistiques renaissants sont introduits dès la fin du XIX^e siècle mais surtout au début du siècle suivant, et ce en réaction au goût exotique très en vogue sur le territoire azuréen au XIX^e siècle.

Le succès touristique et le fort engouement tropical au XIX^e siècle

Dès le XIX^e siècle, Nice devient une destination de villégiature hivernale privilégiée. De ce fait elle a dû s'adapter à la nouvelle demande touristique en greffant au tissu urbain préexistant des équipements et des lieux répondant à ce nouvel afflux : ainsi, la création d'avenues, de la promenade et de jardins, a conduit à une redéfinition du cadre urbain et de la structure même de la ville. Nice est recherchée, à l'instar de la Sicile et des îles grecques et espagnoles, pour « la douceur de son climat, ses fleurs et ses fruits, le soleil et le plaisir de vivre⁶ ». Elle est fréquentée par de riches hivernants entre les mois de novembre et de mars pour ses plaisirs et ses vertus thérapeutiques, bénéficiant d'une large publicité. Les colonies d'hivernants s'accroissent vite et régulièrement depuis l'annexion de Nice à la France et l'arrivée du chemin de fer en 1864. Si en 1848 « Nice

n'était encore qu'une cité de 36 804 habitants», en 1880, «plus de 25 000 touristes passent leur hiver⁷» dans la ville. Pendant la période hivernale, la population triple quasiment au cours de la décennie 1870-1880, pour finalement arriver à une proportion d'un hivernant pour trois résidents niçois⁸. Dans l'entre-deux-guerres, la saison d'été vient s'ajouter à celle hivernale. Ainsi, en un siècle, Nice voit sa population multipliée par six, passant d'environ 25 000 à 150 000 habitants, ce qui la fait ainsi entrer dans la liste des grandes villes de France qui comptent «le tourisme comme moteur de croissance et de rayonnement⁹».

Parallèlement au développement du tourisme de luxe, à partir du XIX^e siècle, c'est également le paysage de la Côte d'Azur qui change radicalement, avec un nouvel apport d'espèces végétales exotiques. Parce que le comté de Nice est, jusqu'en 1860, sous domination du royaume de Piémont Sardaigne, l'influence de la culture italienne prédomine dans la conception des jardins où les composantes végétales ne sont employées que pour leur fonction structurelle : «ce n'est pas le royaume des horticulteurs, c'est une œuvre d'architectes et de bâtisseurs¹⁰». Or, l'intérêt pour les plantes exotiques et leurs premiers essais d'acclimatation sur la Côte d'Azur remontent au XVII^e siècle. En effet, le médecin et érudit François-Emmanuel Fodéré indique qu'en 1640 «un sieur Arène introduisit à Hyères vingt espèces d'orangers, trente et une de limoniers, ainsi que palmiers, cannes à sucre et un grand nombre de plantes exotiques inconnues auparavant¹¹». Mais c'est à Joséphine de Beauharnais, impératrice d'origine Antillaise, que l'on doit la plus forte impulsion donnée à l'implantation de végétaux exotiques sur la Riviera. Elle envoie en 1804 des plantes originaires de Nouvelle-Hollande provenant des serres de la Malmaison à l'administrateur des Jardins de Nice, «dans le projet qu'elle a conçu de naturaliser en France une multitude de végétaux exotiques¹²». C'est à la même époque que le célèbre naturaliste niçois Antoine Risso (1777-1845) rassemble une collection d'agrumes dans sa propriété du quartier Saint-Roch et prépare son *Histoire naturelle des orangers*.

Les hivernants anglais, présents depuis la fin du XVIII^e siècle, ont aussi largement participé à la promotion et au développement de ce mouvement d'acclimatation des plantes exotiques. Après l'installation de Lord Brougham à Cannes en 1834, où il fait bâtir sa maison, et assure la promotion de la ville, on assiste au développement d'un grand nombre de propriétés luxueuses accompagnées de leurs jardins «où l'on trouve à profusion des végétaux alors rares : orangers, citronniers, palmiers¹³». Les grands hôtels participent également à ce mouvement en se dotant des plantes les plus rares et les plus exotiques pour le plaisir de leurs clients. Dans son article sur la tropicalisation de la végétation ornementale sur la Côte d'Azur, Daniel Gade établit de manière claire un lien entre ce nouvel engouement pour l'exotisme et l'expansion touristique de la région : «La notion de jardin d'agrément, dans la région méditerranéenne, remonte à l'Antiquité mais la diffusion d'une flore exotique est largement une création du siècle passé. À l'exception de la Costa del Sol espagnole [...], peu d'autres régions hors de la Côte d'Azur ont poussé aussi loin la "tropicalisation". Ce processus va de pair avec l'épanouissement de sa vocation touristique¹⁴.»

L'exaspération exotique : vers une réinvention du jardin méditerranéen

En réaction à la vogue de l'introduction d'espèces exotiques, à partir de la fin du XIX^e siècle, et surtout au début du siècle suivant, on observe un tournant important dans l'art des jardins sur la Côte d'Azur. Des personnalités telles que Harold Peto, Ferdinand Bac ou encore Octave Godard participent à une réinvention active du jardin méditerranéen ; ces derniers s'inscrivent dans un courant de pensée qui prône «le retour aux formes régulières, la prise en compte du site et le respect du caractère local¹⁵» (**fig. 1**). Ils expriment dans leurs créations le besoin de revenir à des formes plus épurées et rejettent toute ornementation, dans le but de revenir à ce qui serait l'essence du jardin méditerranéen. La commande s'oriente dès lors vers un retour à l'héritage de la culture italienne et aux formes architecturées classiques et épurées qui constituera le mouvement «néo-régionaliste» ou «néo-italien». On peut en effet observer une reprise de certains principes spatiaux et stylistiques renaissants dans la conception des jardins à cette époque, comme l'harmonie entre la construction et le jardin, l'ouverture sur le paysage ou encore l'utilisation d'éléments ponctuels comme les plans d'eau, les sculptures, etc., s'inspirant des grandes créations italiennes. Édouard André explique que «c'est à Florence qu'il faut chercher

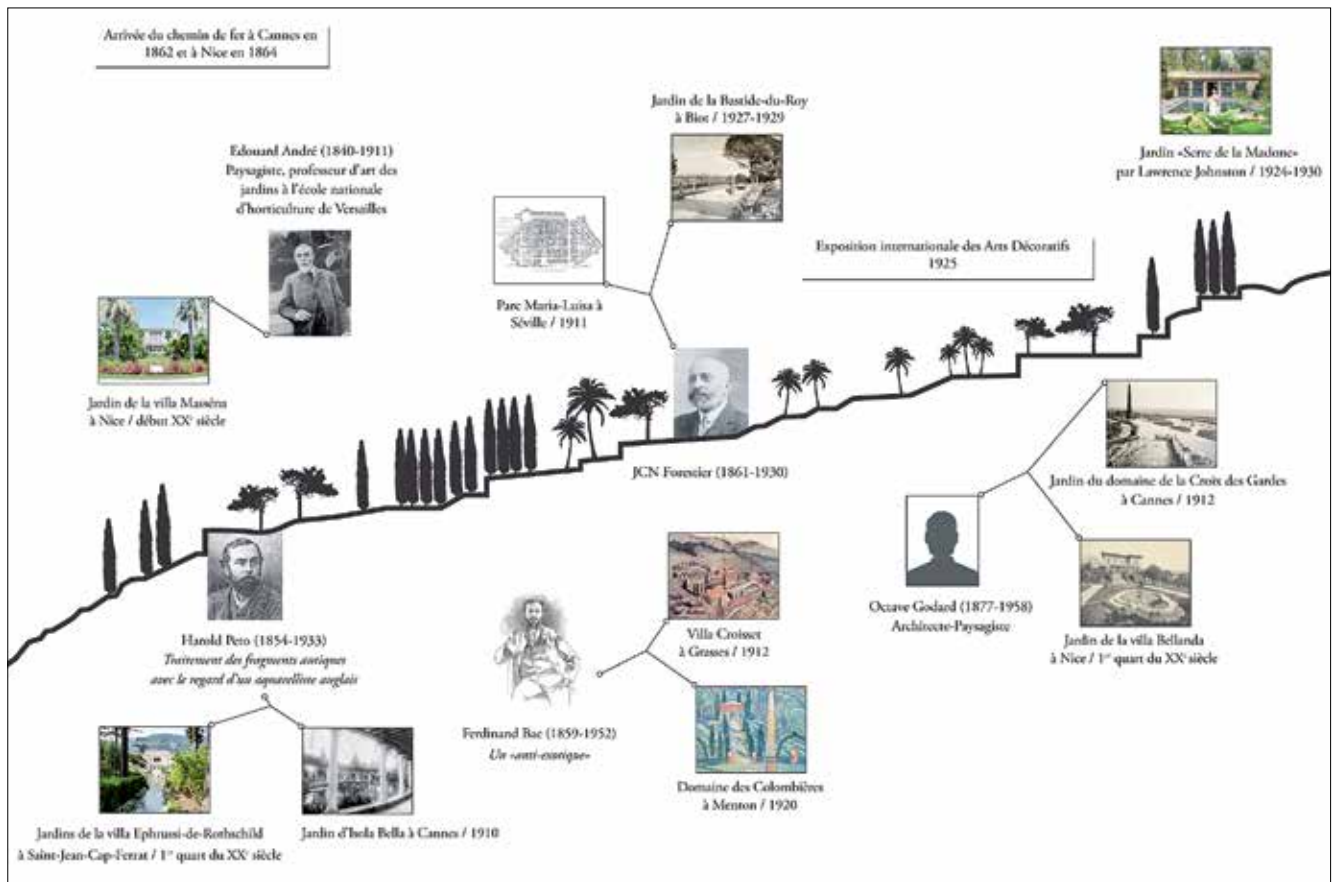


Fig. 1 – La « réinvention » du jardin méditerranéen par une série d'acteurs et d'interventions au début du xx^e siècle.

la renaissance de l'art des jardins, vers la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle¹⁶», inspirée par la mémoire des villas de la Rome antique. Parmi les créations les plus emblématiques de la période renaissante, on retrouve autour de Florence les jardins des villas Médicis de Fiesole et de Castello ainsi que celui de la villa Demidoff, à Pratolino, mais aussi ceux de la villa d'Este et celui de la Villa Lante à Bagnaia, dans le Latium. Ce changement s'amorce surtout à l'initiative des Anglais et des Américains qui trouvent sur la Côte d'Azur un lieu tout à fait propice au développement d'une conception du jardin rassemblant à la fois les caractéristiques de l'« école de la fleur libre¹⁷ » anglaise mais aussi celles des formes architecturées des jardins italiens et andalous. La rigueur du jardin architecturé méditerranéen est alors associée au « sauvage anglais des plus sophistiqués¹⁸ ». Ainsi, dans son *Guide des jardins de Provence et de Côte d'Azur* paru en 1988, Christian Byk évoque « un renouveau du jardin classique, dans l'esprit de la Renaissance italienne, qui vint amender l'exubérance exotique. Constructions à flanc de coteau, allée centrale rectiligne commandant des terrasses, belvédères, colonnades et péristyles allaient de nouveau faire le tracé des jardins de la Riviera¹⁹. »

L'ouverture sur le paysage et la complexité des jardins de la Renaissance italienne

La transition entre les formes du jardin du Moyen Âge et celles de la Renaissance est une étape tout à fait essentielle de l'histoire des jardins, et correspond au « passage de l'*hortus conclusus*, replié sur lui-même à l'abri de son enceinte, à un nouveau jardin, réglé sur l'architecture et ouvert sur le paysage²⁰ ». Le jardin devient ainsi « prisonnier non de ses murs mais de l'acte de voir lui-même²¹ ». Le jardin de la Renaissance italienne symbolise l'harmonie entre la construction, le jardin et la nature. Relier le jardin à son environnement est primordial. Cela peut se faire à plusieurs échelles. Avec l'environnement lointain grâce à des terrasses en belvédère ou des loggias, mais aussi en liant la composition géométrique interne du jardin à celle des abords,

ou encore en évoquant à l'intérieur même du jardin la géographie régionale comme les cours d'eau, les montagnes²². Le jardin de la Renaissance se présente alors comme la réduction symbolique d'un territoire²³ (fig. 2). Il renoue avec l'antiquité, sa structure est complexe, la géométrie y est souveraine, et terrasses, escaliers, fontaines, plans d'eau et sculptures y sont des éléments essentiels. Le plaisir de vivre et le déploiement des arts s'y conjuguent. Il représente également pour son propriétaire l'occasion de montrer l'étendue de son pouvoir.

Un retour aux sources italiennes : l'intervention des « anti-exotiques »

L'un des initiateurs du mouvement « néo-italien » est l'architecte anglais Harold Peto (1854-1933), qui signe la création de nombreux jardins sur la Côte d'Azur entre 1893 et 1910. Ces derniers mêlent les fleurissements très libres, hérités des créations horticoles anglaises, et la structure rigoureuse et très architecturée inspirée des jardins de la Renaissance italienne. Lorsque Béatrice de Rothschild (1859-1934) fait construire, en 1911-1912, une villa sur sa propriété du Cap Ferrat, dont l'architecture s'organise autour d'un patio central couvert, elle en confie la conception des jardins aux architectes-paysagistes Harold Peto et Achille Duchêne. Différents styles de jardins (espagnol, florentin, japonais, exotique, anglais et provençal) viennent alors se côtoyer autour du *palazzino* italien, lui-même imprégné d'influences toscanes, lombardes, vénitiennes et espagnoles (fig. 3), ce qui inscrit cette réalisation dans le mouvement collectionniste. La villa Ephrussi-de-Rothschild est léguée à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France en 1934, et est ouverte au public en 1937. Le jardin de la propriété d'Isola Bella à Cannes, aménagé vers 1872 en même temps que la maison, a été ensuite agrandi sur des terrasses agricoles et réaménagé en jardin méditerranéen par Harold Peto en 1910 pour le baron van André. L'architecte y a créé des plates-bandes en mosaïculture, mais aussi des allées en roseraies, un bassin de plantes d'eau, des topiaires et un jardin florentin. L'ensemble est constitué d'une succession de terrasses reliées par un long escalier fleuri encadré de jarres et de cyprès conduisant à un pavillon de thé. Une pergola sur colonnade de marbre blanc entourant un miroir d'eau ovale de 30 mètres de long interrompt l'escalier à mi-pente (fig. 4). Ce dispositif n'est pas sans rappeler celui de la villa d'Hadrien près de Tivoli, une œuvre qui a elle-même largement inspiré les grands jardins de la Renaissance comme celui de la villa d'Este, par exemple, dont la gravure exécutée par Étienne Dupérac en 1573 témoigne de la théâtralité et de la complexité (fig. 5). En 1924, le lotissement de la propriété (s'étendant sur dix hectares) a morcelé la partie centrale des jardins de la villa Isola Bella. Les différentes parties architecturées se sont alors retrouvées dans des parcelles disjointes. En 1957 la villa elle-même a été détruite et remplacée par un immeuble.

Le paysagiste français Ferdinand Bac (1859-1952) est une autre figure majeure du mouvement néo-régionaliste sur la Côte d'Azur. Avant de commencer à concevoir des jardins en tant qu'autodidacte, il a été un écrivain et un dessinateur célèbre. En 1912, avec sa création des jardins d'inspiration italienne et espagnole de la villa Croisset à Grasse, il s'impose comme une figure de l'anti-exotisme. Parmi ses œuvres majeures, on compte la transformation des jardins de la villa Fiorentina et le jardin des Colombières à Menton. Puisant son inspiration dans les jardins de l'Orient, Ferdinand Bac célèbre la nature en articulant les végétaux à des dispositifs architecturaux tels que des escaliers, des ponts, ou des allées ayant pour fonction de cadrer et de mettre en scène les éléments naturels, tels des arbres ou des rochers préexistants. Par ailleurs, il opte pour un choix de matériaux locaux et rejette toute ornementation. Il cherche ainsi à capter l'essence des paysages méditerranéens, le « génie des lieux », et à l'exalter au travers de ses créations. Dans un article de la revue *l'Illustration* parue en 1922, il justifie sa position ainsi :

Le fétichisme du passé est-il moins ridicule que celui du présent ? Chacun contient sa part d'absurdité. De quoi s'agit-il, en somme, sinon de faire un choix des formes nées de la Méditerranée, de les dépouiller de ce qui accuse le caractère si précis des temps, des religions et des règnes et d'en dégager une synthèse suffisamment claire pour retrouver le signe ancestral qui les unifie tous en une seule famille, baignée par la même mer, le même climat et la même culture originelle²⁴.

On comprend ici son ancrage dans le contexte local et sa volonté d'en faire ressortir le caractère méditerranéen, bannissant tout exotisme.

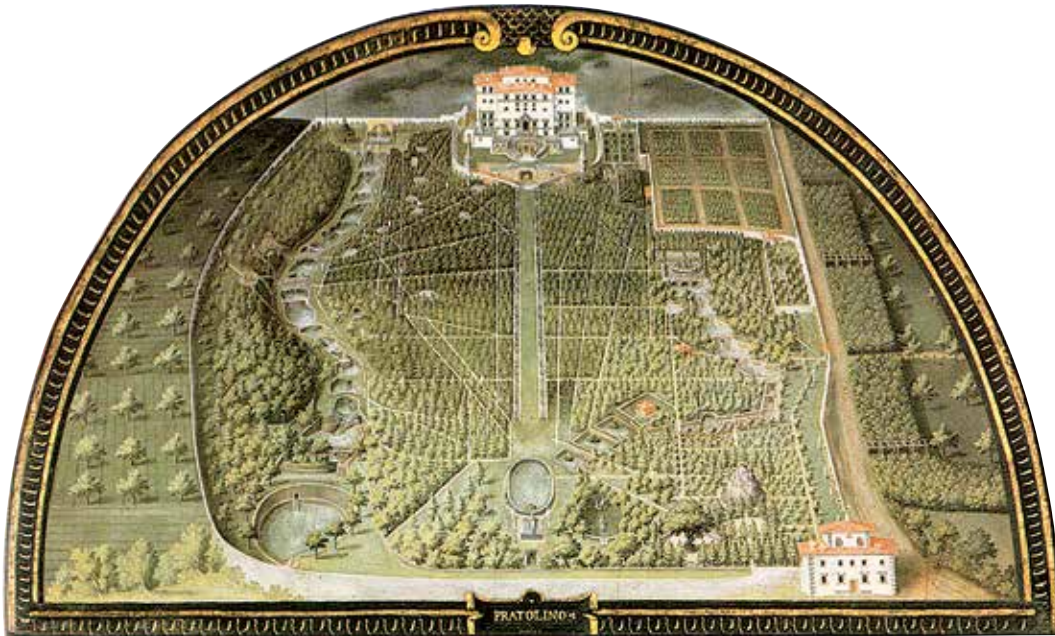


Fig. 2 – Giusto Utens, *Villa Pratolino (villa Demidoff)*, vers 1600, Florence, Museo Topografico « Firenze com'era ».



Fig. 3 – Les jardins de la villa Ephrussi-de-Rothschild, Saint-Jean-Cap-Ferrat, en 2016 : perspective sur la façade sud de la villa (gauche) ; échappée sur la mer depuis le jardin florentin (droite).



Fig. 4 – Les jardins de la villa Isola Bella, Cannes, de gauche à droite : la terrasse du miroir d'eau ovale, vue axiale sur la montée de l'escalier fleuri ; le miroir d'eau ovale et sa pergola, vue de volume prise du nord-est ; le jardin rénové : le jardin florentin, vue axiale prise du nord-est.

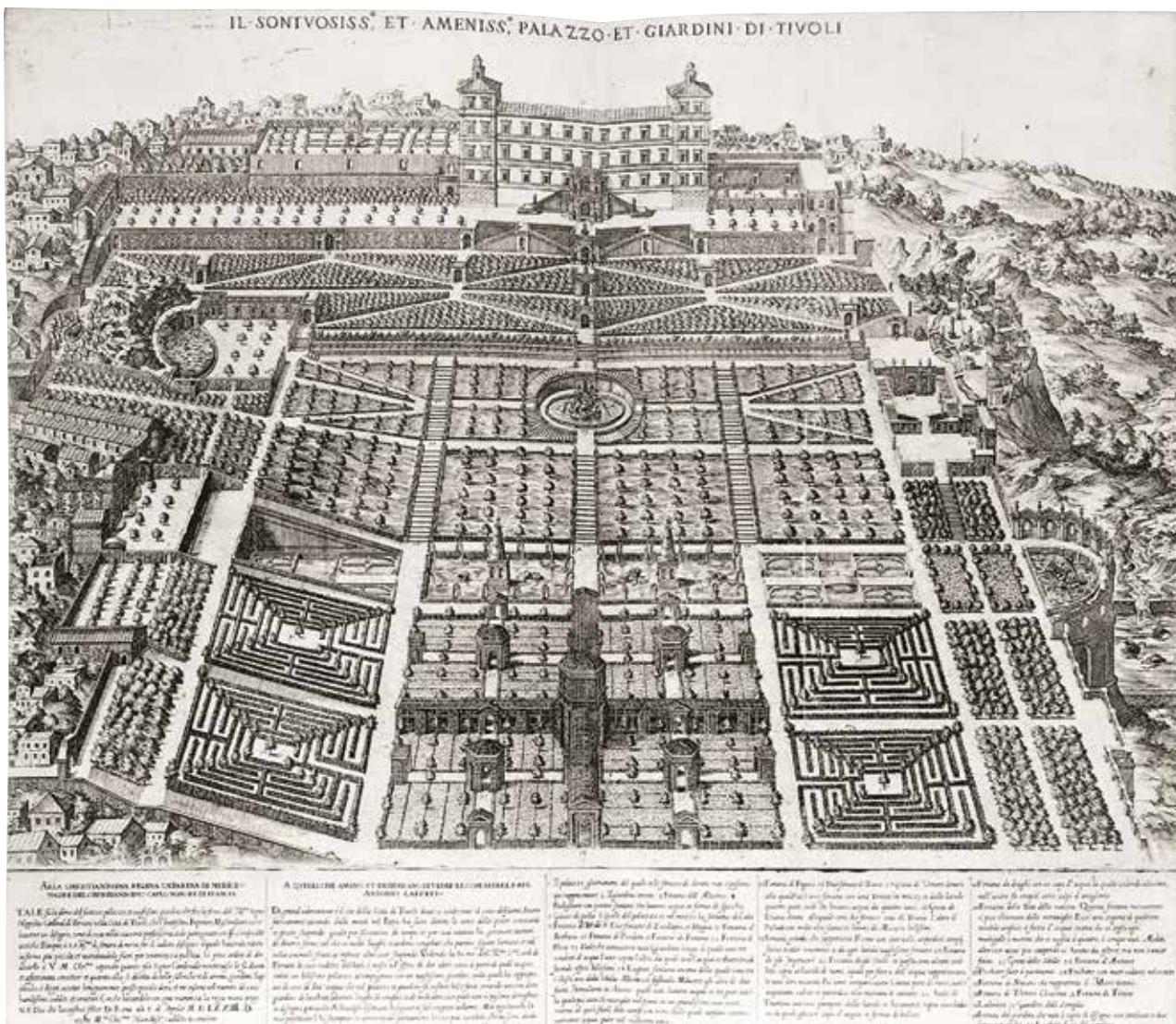


Fig. 5 – Étienne Dupérac, *Vue de la villa d'Este à Tivoli et de ses jardins*, dans Antonio Lafreri, *Speculum Romanae Magnificentiae*, Rome, 1573, New York, The Metropolitan Museum of Art.



Fig. 6 – Vue sur la partie centrale du jardin à l'antique, au fond, les monts de l'Estérel, domaine de la Croix-des-Gardes, tiré de O. Godard, *Jardins de la Côte d'Azur*, 1927, pl. 18.

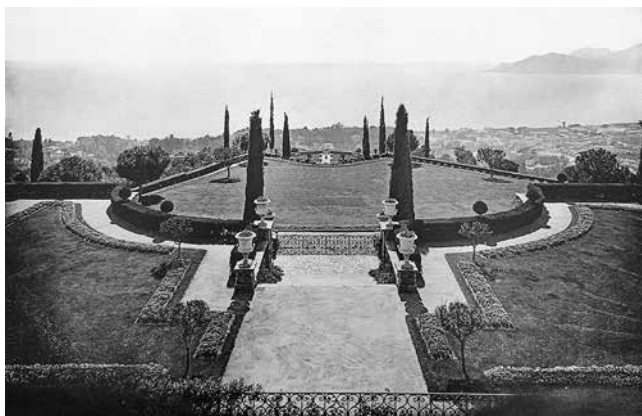


Fig. 7 – Vue perspective des jardins vers la mer, domaine de la Croix-des-Gardes, tiré de O. Godard, *Jardins de la Côte d'Azur*, 1927, pl. 19.

Octave Godard (1877-1958) est un architecte-paysagiste français d'origine picarde formé au sein de l'agence d'Édouard André, qui a fait carrière sur la Côte d'Azur. L'intérêt de son maître pour la botanique et la défense du « jardin composite ou mixte » imprègne son œuvre. Le style composite résulte du mélange des styles géométrique et paysager. C'est à ce style, selon Édouard André « que l'avenir de l'art des jardins appartient » et c'est « de l'union intime de l'art et de la nature, de l'architecture et du paysage, que naîtront les meilleures compositions de jardins²⁵ ». Il se rattache en cela aux principes renaissants évoqués précédemment. Octave Godard propose à ses clients des aménagements de leurs jardins et, dès 1910, il crée à Nice sa propre agence d'architecte-paysagiste faisant de la création de parcs et jardins à l'antique sa spécialité²⁶. Il publie, en 1927, *Jardins de la Côte d'Azur*, ouvrage de vulgarisation dans lequel il expose les principes généraux de composition du jardin moderne, illustré de photographies de vingt et une propriétés. À partir des années 1920, Octave Godard et le chef-jardinier William Crot aménagent le jardin du domaine de la Croix-des-Gardes à Cannes, propriété de l'industriel suisse Girod, puis de l'américain Goldman. Il s'agit d'un parc d'ordonnance classique aménagé autour d'une villa d'inspiration florentine précédée d'un péristyle. Une touche exotique est apportée avec l'ajout, au début du XX^e siècle, d'un jardin mexicain. Toutefois, le principal attrait du parc réside dans la succession des terrasses de tracé géométrique se déployant depuis la villa jusqu'à la mer (fig. 6). Cette ouverture sur le paysage, commune à toutes les créations des « anti-exotiques » sur la Côte d'Azur, fait directement écho aux grands jardins italiens renaissants, comme celui de la villa Médicis de Fiesole, conçue dans les années 1450 pour Giovanni de Médicis par l'architecte et humaniste Leon Battista Alberti²⁷, et dont la propriété s'étage en terrasses dominant la vallée de l'Arno et la ville de Florence. Les terrasses du domaine de la Croix-des-Gardes à Cannes comportaient des vases, des sculptures, des rambardes de fer forgé, des miroirs d'eau et des tapis verts (fig. 7). Aujourd'hui, elles ont été largement simplifiées et la plupart des éléments présents sur les héliographies ont été supprimés.

Intéressons-nous maintenant à deux créations d'Octave Godard dans le quartier de Fabron, à l'ouest de la ville de Nice, la villa Les Palmiers et l'abbaye de Roseland. Entre 1918 et 1930, Octave Godard réalise majoritairement des jardins « de vastes proportions, parfois très luxueux, dans des sites remarquables²⁸ », dont le jardin de l'ancienne villa Les Palmiers, à Fabron, dont la « création s'articule autour de deux compositions principales : un grand parterre central axé sur un canal reliant deux bassins, et un jardin fait de terrasses à l'italienne²⁹ ». La villa est aujourd'hui connue sous le nom de Palais de Marbre et abrite les archives municipales de Nice. La composition initiale et les bassins ont été bien conservés. Toutefois, l'échappée visuelle sur le paysage lointain, si chère aux principes des jardins de la Renaissance italienne, a disparu avec la construction de nouveaux bâtiments ainsi que l'introduction de diverses plantations plus tardives (fig. 8). On retrouve dans ce jardin des terrasses, des statues, des sculptures et des jeux d'eau évoquant les jardins antiques et



Fig. 8 – La fermeture visuelle du jardin de la villa Les Palmiers, Nice, reconduction photographique : les parterres à la Française, vus depuis les terrasses à l'italienne, tiré de O. Godard, *Jardins de la Côte d'Azur*, 1927, pl. 27 (gauche); vue actuelle, en mai 2016 (droite).



Fig. 9 – Les terrasses à l’italienne et le jardin de la villa Les Palmiers, en mai 2016.



Fig. 10 – Vue des jardins en terrasses, abbaye de Roseland, Nice, tirée de O. Godard, *Jardins de la Côte d’Azur*, 1927, pl. 2.

renaissants (fig. 9). Roseland n’a jamais été une véritable abbaye, mais une maison des champs comme les grandes familles niçoises faisaient construire dans la campagne alentour aux XVII^e et XVIII^e siècles. Après être passée entre de nombreuses mains, c’est à son dernier acquéreur, Édouard Larcade, grand antiquaire parisien, qui en devient le propriétaire à partir de 1925, que le domaine doit son aspect actuel. C’est lui qui incorpore au bâtiment de nombreux éléments médiévaux, essentiellement du XV^e siècle, tant à l’extérieur qu’à l’intérieur. L’élément décoratif le plus remarquable est le cloître roman, flanqué d’une chapelle néo-gothique. À l’occasion d’un morcellement de la propriété en 1968, la ville de Nice obtient

la nue-propriété du bâtiment et d’une partie de ses jardins. C’est au cours des années 1920 qu’Octave Godard intervient sur cette propriété où il crée un jardin de style mixte, alliant à la géométrie à la française une évocation italienne apportée par les sculptures, les vasques, le mobilier de marbre blanc (fig. 10). Les essences méditerranéennes et exotiques cohabitent en ce lieu. Quoique le domaine originel ait été morcelé et bâti, des zones boisées et de grands arbres, en particulier des alignements de cyprès, subsistent encore aujourd’hui. Dans le quartier de Cimiez, au nord-est de Nice, le jardin de la villa Bellanda est une réalisation où, bien que de dimensions plus modestes, Octave Godard a introduit des composantes italiennes analogues. En 1910, l’architecte niçois Aaron Messiah construit au milieu d’un parc d’un hectare une vaste demeure sur l’emplacement de l’ancienne Maison romaine. Il s’inspire de la structure originelle de la villa pour « l’agrandir et en changer totalement le style³⁰ ». C’est précisément à cette époque que la propriété prend son nom de villa Bellanda (en référence à la vieille tour du château de Nice) et s’inscrit dans le paysage du quartier Cimiez, caractérisé par ses résidences prestigieuses. Après la Première Guerre mondiale, la villa est rachetée par Madame Adam, qui en fait redessiner le parc par Godard. Alors qu’elle devait être démolie en 1965, la mairie



Fig. 11 – Le tapis vert et le bassin de la perspective principale du jardin de la villa Bellanda transformés en brumisateurs, reconstitution photographique: la pergola et les ruines romaines, tiré de O. Godard, *Jardins de la Côte d'Azur*, 1927, pl. 36 (gauche); vue actuelle, 2014 (droite).



Fig. 12 – Le redimensionnement des espaces du jardin de la villa Bellanda: plan du jardin et de ses environs, d'après deux plans de la ville de Nice (1Fi 93 006 et 1Fi 93 014), 1914, Archives Municipales de la ville de Nice (gauche); plan actuel du jardin et de ses environs, d'après le cadastre de la ville de Nice (droite), plans de l'auteur.

de Nice rachète la villa Bellanda pour la transformer en un institut d'enseignement ménager puis, en 1991, en une école maternelle, toujours en activité. Octave Godard s'est attaché dans ses créations de jardins à l'idée du « style mixte », alliage du jardin « à la française » selon Achille Duchêne et des sites naturels et accidentés du bassin méditerranéen, participant ainsi, à l'instar d'Harold Peto et de Ferdinand Bac, à « l'invention du jardin méditerranéen dont les caractéristiques sont le retour aux formes régulières, la prise en compte du site et le respect du caractère local ³¹ ». Le jardin Bellanda était un exemple de ce courant de pensée, avec sa pergola, ses vases, sa forme de belvédère s'échappant vers le paysage lointain. Aujourd'hui, le jardin de la villa Bellanda est un jardin d'enfants et la réalisation d'Octave Godard du début du XX^e siècle a en grande partie disparu. L'ancien bassin en constitue l'une des rares traces visibles malgré sa transformation en brumisateurs (fig. 11). Le jardin a en quelque sorte changé d'échelle ; les espaces ont été redimensionnés pour l'insertion des jeux d'enfants, l'accueil du public et le respect des normes de sécurité. Même si l'on reconnaît encore aujourd'hui les lignes structurant le jardin originel, sa forme plus allongée et ses cheminements plus étroits et plus nombreux, destinés à la promenade, ont été simplifiés, élargis et arrondis (fig. 12). À l'instar du jardin

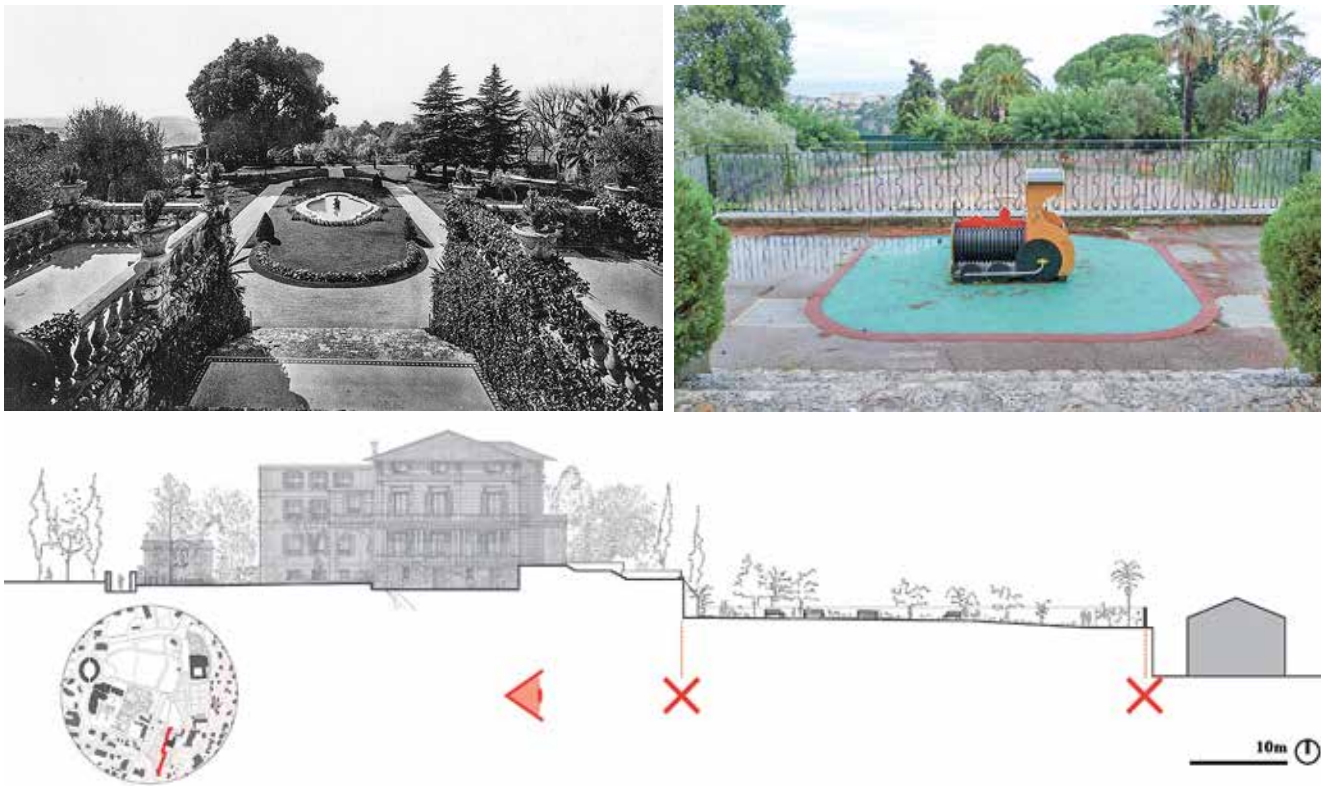


Fig. 13 – Marie Hérault, les ruptures entre l'architecture, le jardin et l'environnement lointain de la villa Bellanda : en haut, vue d'ensemble des jardins, tirée de O. Godard, *Jardins de la Côte d'Azur*, 1927, pl. 37 (gauche) ; vue actuelle, 2014 (droite) ; en bas, section sur le jardin Bellanda, relevé de la façade ouest de la villa, Archives municipales de la ville de Nice.

de la villa Les Palmiers, on observe ici une forte tendance au repli du jardin sur lui-même, effaçant peu à peu le lien entre l'architecture et le jardin ainsi que celui entre ces deux éléments et le panorama sur la mer, tant recherché et mis en valeur à l'époque d'Octave Godard et visant à renouer avec les principes renaissants (fig. 13).

Malgré une grande proximité géographique, l'influence de la Renaissance italienne a mis du temps à gagner la Côte d'Azur. Il a fallu attendre le début du XX^e siècle pour que certains acteurs, pour la plupart d'origine étrangère, introduisent dans leurs œuvres les idées et les éléments liés à cette période de création jardinière. Il faut également noter que nombre de ces personnages sont des architectes, ce qui, selon le Paul-Émile Cadilhac, « explique en partie le retour à la ligne droite, la symétrie, la belle ordonnance des jardins classiques. De même il faut chercher là l'explication de cette renaissance provençale [...] tandis que jadis, aux dix-septième et dix-huitième siècles, les jardins dépendaient des peintres. » Par ailleurs, il déclare :

Comme l'âge de bronze succède à l'âge de pierre, le romantisme au classicisme, [...] l'âge du palmier devait un jour, sur la Côte d'Azur, céder la prééminence à autre chose. Et cette autre chose, ce ne fut point du renouveau ou de l'inédit, mais une renaissance, une interprétation différente et plus libre de principes anciens et d'un art oublié. Ici, on n'eut qu'à se souvenir. Rome vivait dans les esprits et la Provence toute proche chantait. Double leçon qu'on ne pouvait pas ignorer³².

Marie Hérault est architecte diplômée d'État. Née à Nice, elle a fait ses études supérieures à l'École d'Architecture de Versailles et est également titulaire d'un Master 2 professionnel en Jardins historiques, Patrimoine et Paysage, ainsi que d'un Master 2 recherche en Théories et Démarches du Projet de Paysage de l'École du Paysage de Versailles. Elle est inscrite en thèse depuis novembre 2015 au Centre André Chastel, rattaché à l'école doctorale VI Histoire de l'Art et Archéologie de l'université Paris-Sorbonne, avec un sujet sur « La fabrique de la Côte d'Azur, imaginaire paysager et transferts culturels à Nice et dans son territoire, du Grand Tour à nos jours », sous la direction de Hervé Brunon.

1. S. de Courtois, « André, Édouard », dans Ph. Sénéchal, Cl. Barbillon (dir.), *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de la Révolution à la Première Guerre mondiale*, en ligne le 8 janvier 2009 : <http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/andre-edouard.html> (consulté le 24 janvier 2017).
2. É. André, *L'art des jardins. Traité général de la composition des parcs et jardins*, Paris, 1879, p. 801.
3. Le guide touristique de la collection anglaise John Murray, intitulé *Riviera*, délimite géographiquement ce territoire entre Toulon et Livourne. Le guide distingue la Riviera de Ponente, c'est-à-dire la Riviera de l'Ouest, depuis Toulon jusqu'à Voltri, en Italie, et la Riviera di Levante, c'est-à-dire la Riviera de l'Est, depuis cette même frontière jusqu'à Livourne. J. Murray, *A Handbook for Travellers on the Riviera, from Marseilles to Pisa, with Outlines of the Routes Thither, and some Introductory Information on the Climate and the Choice of Winter Stations for Invalids...*, Londres/Paris, 1892, p. 13.
4. « Quant à Nice, plus qu'un but de voyage, elle ne constitue encore qu'une étape maritime au XVIII^e siècle [...] Mais les voyageurs qui font escale ou étape à Nice sont toujours charmés par la douceur du climat, les effluves des jardins et le spectacle saisissant des montagnes se jetant directement dans la mer », J. P. Potron, « Entre les Alpes et l'Italie. L'étape niçoise des peintres britanniques du siècle des Lumières à la Restauration », dans *Les peintres anglais et la Riviera. Un voyage pittoresque XVIII^e-XIX^e siècles*, numéro spécial de *Nice Historique*, juillet-décembre 2014, p. 134.
5. S. Liégeois, *La Côte d'Azur*, Paris, 1887.
6. C. Preloranzo, *Nice, une histoire urbaine*, Paris, 1999, p. 54.
7. *Ibid.*, p. 55.
8. « Souvent, au cours des années 1874-1881, une personne sur trois à Nice était un hivernant », C. Dyer, « Habitants et hivernants sur la Côte d'Azur. Évolution des populations 1801-1992 », *Recherches Régionales Alpes-Maritimes et Contrées limitrophes*, 37^e année, avril-juin 1996, n° 2, p. 2-22 (p. 7).
9. P. Graff, *Une ville d'exception – Nice dans l'effervescence du 20^e siècle*, Nice, 2013, p. 58.
10. N. Parguel, « Jardins d'acclimatation sur la Riviera », dans *Jardins d'acclimatation et botanistes niçois*, numéro spécial de *Nice Historique*, janvier-mars 2009, p. 3.
11. F. E. Fodéré, *Voyages aux Alpes-Maritimes*, Marseille, 1821, cité dans E. J. P. Boursier-Mougenot, M. Racine, *Jardins de la Côte d'Azur*, Aix-en-Provence, 1987, p. 26.
12. E. J. P. Boursier-Mougenot, M. Racine, *Jardins de la Côte d'Azur*, Aix-en-Provence, 1987, p. 26.
13. *Ibid.*, p. 100.
14. D. Gade, « « Tropicalisation » de la végétation ornementale de la Côte d'Azur », *Méditerranée*, 3^e série, t. 62, 4, 1987, p. 19-25 (p. 19).
15. T. Jeangeorge, « Octave Godard (1877-1958), architecte paysagiste de la Côte d'Azur », *Polia : revue de l'art des jardins*, n° 4, automne 2005, p. 44-56 (p. 43).
16. É. André, *op. cit.* note 2, p. 25.
17. Différents types de plantes vivaces sont associées afin de créer de véritables tableaux où les masses fleuries des « mixed borders » délimitent des espaces aux formes douces et des perspectives colorées.
18. E. J. P. Boursier-Mougenot, M. Racine, *op. cit.* note 12, p. 38.
19. C. Byk, *Guide des jardins de Provence et de Côte d'Azur*, Paris, 1988, p. 20.
20. H. Brunon, M. Mosser, « L'enclos comme parcelle et totalité du monde : pour une approche holistique de l'art des jardins », *Ligeia. Dossiers sur l'art*, 73-76, janvier-juin 2007, avec un dossier « Art et espace », sous la direction de Milovan Stanić, p. 59-75.
21. T. Comito, « Le jardin humaniste », dans M. Mosser, G. Teyssot (dir.), *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Paris, 1991 (1990), p. 33-41 (p. 40), cité par H. Brunon, M. Mosser, *op. cit.* note 20.
22. H. Brunon, M. Mosser, *op. cit.* note 20.
23. C'est ainsi que dans le jardin de Pratolino, la villa du grand-duc François I^{er} de Médicis, au nord de Florence, aménagée par Bernardo Buontalenti entre 1568 et 1586, on retrouve par exemple des références hydrographiques mythiques mais aussi naturelles, notamment à travers les fontaines et la statuaire, voir H. Brunon, *Pratolino : art des jardins et imaginaire de la nature dans l'Italie de la seconde moitié du XVI^e siècle*, 2008, édition numérique revue et corrigée, p. 559.
24. F. Bac, *L'illustration*, 1922, cité par J. P. Pigeat, *Jardins de la Méditerranée*, Paris, 2002, p. 120.
25. É. André, *op. cit.* note 2, p. 151.
26. T. Jeangeorge, *op. cit.* note 15, p. 45.
27. D. Mazzini, S. Martini, *Villa Medici a Fiesole. Leon Battista Alberti e il prototipo di villa rinascimentale*, Florence, 2004. Entre 1443 et 1452, Leon Battista Alberti (1404-1472) écrit ses *Dix livres sur l'architecture (De re aedificatoria)* dont la première édition paraît à Florence en 1485. Le neuvième de ses livres s'intéresse particulièrement à la question des constructions privées antiques et à la disposition de leurs jardins pour les ériger en modèles auprès de ses contemporains.
28. T. Jeangeorge, *op. cit.* note 15, p. 47.
29. *Ibid.*, p. 47.
30. D. Gayraud, « Villas à Cimiez, décor d'un art de vivre », dans *De Villa en Villa. Regards d'architectes*, numéro spécial de *Nice Historique*, n° 1, 111^e année, 2008, p. 83.
31. T. Jeangeorge, *op. cit.* note 15, p. 43.
32. P. E. Cadilhac, « Jardins du midi, hier et aujourd'hui », *L'illustration*, 28 mai 1932.

Résumé

Cet article propose de revenir sur un moment clé de l'histoire des jardins de la Côte d'Azur, le début du XX^e siècle, qui voit émerger le mouvement « anti-exotique », porté par différents acteurs, pour la plupart d'origine étrangère, en réaction à la surenchère de l'introduction d'une flore exotique, encouragée par le développement du tourisme hivernal, qui atteint son apogée dans la seconde moitié du XIX^e siècle à Nice. Ce mouvement antagoniste aussi appelé « néo-italien » ou « néo-régionaliste », se caractérise par des créations directement inspirées des grands jardins italiens de la période renaissante, aux formes architecturées classiques et épurées, s'ouvrant sur le paysage environnant, marquant eux-mêmes une rupture avec l'*hortus conclusus* médiéval, introverti et à l'abri de son enceinte. L'article se concentre sur trois défenseurs de ce mouvement, Harold Peto (1854-1933), Ferdinand Bac (1859-1952) et Octave Godard (1877-1958), dont les créations respectives sur la Côte d'Azur sont autant d'hommages aux œuvres renaissantes italiennes.

Riassunto

Quest'articolo si propone di ritornare su un momento chiave della storia dei giardini della Costa Azzura, l'inizio del Novecento, che vede emergere il movimento « anti-esotico ». Sostenuto da diversi protagonisti, in gran parte di origine straniera, questa corrente si sviluppa in reazione all'eccesso di introduzione di flora esotica, incoraggiato dallo sviluppo del turismo invernale, giunto al suo apogeo nella seconda metà del Novecento a Nizza. Questo movimento antagonista, chiamato anche « neoitaliano » o « neoregionalista », è caratterizzato da creazioni direttamente ispirate ai grandi giardini italiani del periodo rinascimentale, dalle forme architettoniche classiche e puriste, che si aprono sul paesaggio circostante, segnando una rottura con l'*hortus conclusus* medievale, chiuso su se stesso e riparato dal suo recinto. L'articolo si concentra su tre difensori di questo movimento, Harold Peto (1854-1933), Ferdinand Bac (1859-1952) e Octave Godard (1877-1958), le cui creazioni rispettive sulla Costa Azzura sono altrettanti omaggi alle opere rinascimentali italiane.